

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

I PRÉCARITÉ MENSTRUELLE

LA COULEUR DE LA RÉALITÉ

Germaine Acogny
LE CORPS TOUJOURS ANIMÉ

DÉCRYPTAGE
SEXE : PAS D'ÂGE
POUR EN PARLER

CULTURE

*Le féminin au
centre d'un
roman végétal*





Celle qui

inspire l'engagement et le respect

Elle est loin de faire son âge, Germaine Acogny. À 75 ans ce mois-ci, cette grande dame de la danse continue de fouler les planches avec, entre autre, son spectacle *À un endroit du début*, présenté les 3 et 4 avril au Triangle à Rennes, dans lequel elle part de ses racines : « *La danse, c'est l'héritage de ma grand-mère, Aloopho, qui était une prêtresse vaudou. Avec le corps, je pouvais m'exprimer, c'était un besoin. Pour moi, les danses africaines ont un grand respect pour le corps.* » Originnaire du Bénin, elle quitte le Sénégal pour s'installer en France et y effectuer sa formation de professeure d'éducation physique, option danse. « *Chez moi, il n'y avait pas d'école professionnelle, on apprenait à danser en immersion avec les adultes, on les regardait faire et on les suivait. À Paris, j'ai appris d'autres danses et j'ai pris des stages tout au long de ma vie pour me confronter à d'autres techniques.* », explique Germaine Acogny. Elle précise : « *J'ai l'instinct béninois avec le geste sénégalais. Les mouvements sont initiés par la colonne vertébrale, comme un arbre de vie. Il faut sentir sa colonne vertébrale pour danser avec sa technique.* » De là, elle développe son propre vocabulaire et lance la méthode Acogny, reconnue à l'échelle internationale et enseignée désormais au Sénégal, à l'école des Sables, seul centre de formation professionnel en Afrique, fondé par Germaine et Helmut, son mari. On dit d'elle qu'elle est la mère de la danse contemporaine africaine. Elle, elle préfère parler de danse moderne africaine, car le terme « contemporain » lui semble assimilé à la France, excluant tous les autres... « *C'est dommage qu'il y ait des catégorisations, tout comme c'est dommage qu'il y ait des frontières entre les sexes, entre les pays. L'être humain, c'est le même partout. Personnellement, je ne parle pas d'égalité mais de spécificité. Il y a toujours des différences d'une personne à l'autre. Je suis une femme et je peux faire des choses qui nécessitent de la force. Et il y a des hommes qui se sentent femmes et inversement. Moi, je parle en tant qu'être humain. Je suis ma propre concurrence.* », souligne Germaine Acogny.

Dans sa dernière création, elle aborde son histoire personnelle et familiale, à travers l'histoire de la colonisation, le « *lavage de cerveau et la crise psychologique de mon père.* » Elle évoque son enfance, le conflit avec le patriarcat, la schizophrénie entre une religion nouvelle qui prône qu'Eve a commis le péché avec le serpent et qui diabolise la religion vaudou pour qui le python est un animal fétiche : « *Selon la culture, l'éducation, les vécus, cette histoire touche les gens car beaucoup ont eu des conflits familiaux. Partout où je vais danser ce spectacle, ça touche. La danse, la musique, les vidéos portent à une chose très intime qui devient universelle. Une histoire spécifique à l'Afrique qui devient universelle...* » Elle est très calme quand elle parle. Elle prend le temps de réfléchir à ses propos avant de tirer à voix haute le fil de sa réflexion. Mais chaque mot pesé est animé du feu de la passion avec laquelle elle a mené, et mène encore, sa longue carrière. Elle puise dans les expériences, entre autre aux côtés de Maurice Béjart, nourrit ses exigences et grandit, comme elle le dit : « *Toute l'Afrique et tous les continents sont des lieux de rencontres, d'échanges, de découverte de soi-même et des autres. Helmut est européen et moi africaine, nous avons toujours eu beaucoup de respect l'un envers l'autre et envers nos cultures respectives. C'est ce respect qui nous a fait faire quelque chose de merveilleux comme l'école des Sables.* » Au cours de l'interview, elle cite régulièrement Léopold Sédar Senghor et évoque sa philosophie du donner et du recevoir. « *Ça a toujours été évident pour moi. Il ne faut pas se perdre soi. Je mange japonais, chinois, allemand, sénégalais, français, etc. Ça se met dans mon sang et je reste Germaine Acogny. À l'automne de ma vie, je suis très contente de ce que je fais : je danse, j'éduque et je mène l'école des Sables qui ne fermera pas, on a décidé, même si c'est difficile financièrement. Venir, c'est nous aider à continuer à la faire vivre ! »*, sourit-elle avec simplicité. Avis à tou-te-s les danseuses, amateur-e-s comme professionnel-le-s !



SPECTACLES - DANSE - ATELIERS
FRESQUE - BANQUET

sam 15 juin

14h à minuit

LA TABLÉE FANTASTIQUE

Pour manger, danser, être ensemble
sur l'esplanade du Triangle et sur la Rambla !



© Gaëlle Lecart



ÉDITO | C'EST PAS RÉGLÉ !

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

C'est quand même dingue cette histoire ! On a nos règles, on est des rebuts de la société. On est enceinte, on est la huitième merveille du monde. Quelqu'un a déjà expliqué en public et à voix haute que pour être enceinte (si on le souhaite), fallait en passer par les règles à la base ? Parce que là, on n'est pas sur un problème métaphysique hyper important type « Qui de l'œuf ou de la poule est apparu en premier ? ». Là, on le sait. Les menstruations ouvrent le cycle. En clair, c'est le début. Les cheffes de fil en somme. Le printemps, le renouveau, le moment où on a carrément envie de faire la nouba quoi ! Pourquoi a-t-on l'idée en tête d'un énorme massacre dont le sang de milliers de cadavres s'agglutine dans nos culottes ? Il y a une véritable différence entre nos règles qui débarquent et le débarquement des soldats anglais lors des guerres napoléoniennes ! Dans un cas, ça peut être très beau, ça peut être libérateur et source d'émancipation tandis que dans l'autre, c'est le carnage et la mort assurée. Sérieusement. Cessons les enfantillages genre je me bouche les oreilles, je ferme les yeux et je chante « la la la lala » à tue tête à chaque fois que les mots règles est prononcé. Autant, les meufs peuvent apprendre à se contracter le périnée pour retenir le sang, autant les mecs doivent apprendre à se détendre de la verge face à l'idée ou la vue de gouttes ou taches de sang dans les sous-vêtements. Apprenons à déglutir normalement sans avoir un rejet et des sueurs froides dès que l'on comprend que la femme en face de nous est « dans sa mauvaise période ». Il est temps de rendre has been tous les mythes et préjugés autour de ce sujet. Parce qu'en fait, ça n'a jamais été cool de répudier la moitié de l'humanité pour la simple et bonne raison que quelques jours par mois, elle saigne. Honnêtement, c'est dingue !



COUP DE CŒUR

ANTIGONE, LE REFUS DE L'INJUSTICE SOCIALE ET DE L'ORDRE ÉTABLI

Quand Jop rencontre *Antigone*, ça déclenche une étincelle jaune-orangée et bleu nuitée qui crépite sous la forme d'une bande dessinée publiée au début de l'année aux éditions Goater. Antigone, personnage mythique qui nous vient de la Grèce Antique et que l'on connaît particulièrement grâce à l'adaptation de Jean Anouilh, est une figure intemporelle de résistance et de transgression. Pas étonnant donc de la retrouver dans les rayons de l'éditeur rennais sous les traits engagés d'un jeune auteur-dessinateur de BD. Imaginée dans une époque moderne et un contexte social tendu, Antigone est une jeune femme révoltée, prête à mourir pour ses idées. Son combat ici, c'est une Zone À Défendre, un bâtiment qui abritait des migrants, partis avant l'exécution de la menace d'expulsion. Déclamée « cause perdue », l'adolescente reste et persiste dans ses convictions. N'en déplaise à son oncle Créon, préfet de police pris entre sa fonction impliquant respect de l'ordre et application des lois et son envie de protéger sa nièce désobéissante. Le récit est court mais nous tort viscéralement cerveau et boyaux d'un coup de revers. Parce qu'il est magnifique. De par le dessin et les couleurs, de par l'intelligence et la subtilité du parallèle et de la connexion entre toutes les Antigone et de par le militantisme qui s'en dégage, tout en laissant apparaître la complexité des relations humaines et du rapport que l'on entretient, de manière différente, avec le pouvoir. Magnifique version d'une Antigone punk et rebelle, signée Jop.

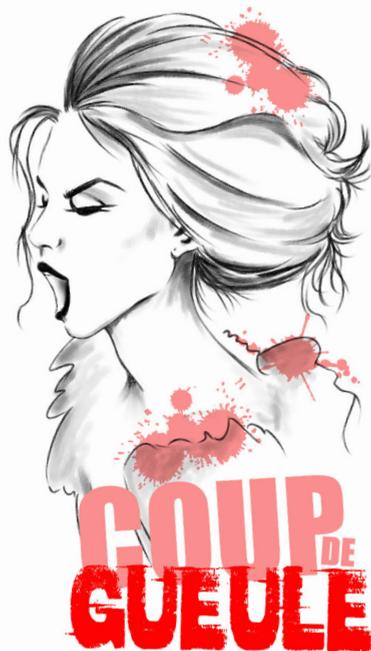
| MARINE COMBE

BINARITÉ SACRÉE

LA DIGNITÉ, LE PRIX À PAYER POUR «PRÉSERVER L'ÉQUITÉ»

Plus exactement « pour préserver l'équité de la compétition féminine ». C'est la raison invoquée par le règlement de l'IAAF (Association internationale des fédérations d'athlétisme), mis en place en 2018, pour contraindre les sportives à un protocole hormonal quand celles-ci produisent naturellement un taux de testostérone plus important que celui donne le ticket d'entrée dans la case « Femme ». Cette règle, c'est la championne sud-africaine Caster Semenya qui la combat. Pour sa dignité. Parce qu'elle refuse à juste titre de se soumettre à une réforme visant à l'obliger à faire baisser son taux de testostérone. Le 30 avril, le Tribunal arbitral du sport a rejeté son recours contre ce règlement bel et bien reconnu comme discriminatoire, estimant que cette discrimination « constituait un moyen nécessaire, raisonnable et proportionné d'atteindre le but recherché par l'IAAF, à savoir de préserver l'intégrité de l'athlétisme féminin dans le cadre de certaines disciplines (du 400 m au mile) ». Le règlement entrera en vigueur le 8 mai, le temps pour Caster Semenya de remporter haut la main le 800 mètres à Doha le 3 mai dernier et de lancer un signal fort : « Je suis un être humain. La vie est trop courte, je ne vais pas perdre mon temps avec ces histoires. Si vous vous mettez sur ma route, je vais vous passer par dessus. Je vais continuer à vivre ma vie, quoi qu'il arrive, m'entraîner et courir. » Pour préserver l'humanité de la connerie de la binarité dont il faudrait urgemment se distancier.

| MARINE COMBE



COUP DE GUEULE

YEGG

SOMMAIRE | MAI 2019

- La tête dans la danse africaine - p.2
- Mythes menaçants - p.6
- Jouir de la vieillesse - p.8
- La politique en bref - p.9
- Sorcières rennaises - p.10
- Sang précarité ? - p.12
- Malédiction végétale - p.26
- La culture en bref - p.28
- Linda l'alchimiste - p.29
- Verdict - p.31
- YEGG & the city - p.32

LA RÉDACTION | NUMÉRO 80

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

LE SEXE, UNE VIEILLE HISTOIRE !



© CÉLIAN RAMIS

Sexe et amour chez les personnes âgées, et plus particulièrement celles en situation de dépendance hébergées dans des structures adaptées, sont des thématiques encore tabous aujourd'hui. Mais tabous pour qui ?

« Il y a très peu de chiffres sur le sujet. Nous avons travaillé avec deux thèses et à chaque fois c'était analysé du point de vue des soignant-e-s. » Maïa est étudiante en IUT Carrières Sociales à Rennes 1 et avec Louise, Margaux et Thibaut, également dans sa promo, elles ont interrogé leurs grands-parents et connaissances et sont allé-e-s la rencontre des résident-e-s de l'EHPAD Saint Cyr, afin de parler de la vie sexuelle et affective des personnes âgées. Le résultat : *Papi, mamie, le sexe et moi*, une exposition photographique (en argentique) et sonore, installée sur le campus de Beaulieu au Diapason, du 23 avril au 7 mai. « L'idée était de pouvoir donner la parole aux personnes concernées. On a invité nos collègues infirmier-e-s, les étudiant-e-s d'Askoria, etc. pour provoquer des discussions avec les futur-e-s professionnel-le-s. », souligne Margaux. L'exposition, réalisée dans le cadre de leur projet tuteuré, est un prétexte à la discussion autour d'une thématique souvent passée sous silence. « Dans l'EHPAD, on a fait une animation avec un groupe pour faire avec eux les questions à poser ensuite. Le conseil des animateurs a été de ne pas leur parler de vie affective

et sexuelle mais de vie intime et amoureuse. Pour ne pas les brusquer. En fait, on se rend compte que des fois, les plus gêné-e-s, c'est nous. Avec mes grands-parents, j'ai surtout parlé de vie affective parce que j'étais pas à l'aise avec leur sexualité. Ça amène à un début de réflexion : pourquoi on est gêné-e-s ? pourquoi on se bouche les oreilles en pensant que c'est dégueu ? », rigole Louise, en soulevant là une problématique bien réelle. Les témoignages, diffusés en 4 épisodes, sont souvent assez équivoques : « Il y a des cafés philo, peut-être qu'il faudrait des cafés philo sexe ! » | « Je suis libre sexuellement car je n'appartiens à personne. » | « Faut être discret ici mais tout le monde a ses petites astuces. » Le groupe ne prétend pas apporter de réponses mais bel et bien poser des questions. « C'est une amorce, le délai était court pour se faire un avis. », signale Maïa. Alors entre l'infantilisation des personnes âgées, l'empêchement des structures souvent inadaptées à l'épanouissement des relations affectives et sexuelles, ne serait-ce pas plutôt nous qui ferions en sorte de faire perdurer le tabou, qui ne semble pas l'être tant que ça du côté du public ciblé ?

| MARINE COMBE

bref

POUR LES FILLES AUSSI

Enfants, on lui a dit qu'elle ne pourrait pas jouer au football. Elle est pourtant devenue footballeuse professionnelle et a intégré l'équipe de Montpellier, de Lyon et de Guingamp. Désormais docteure en psychosociologie et spécialiste des stéréotypes de genre dans le sport, la rennaise Mélissa Plaza raconte son parcours dans son premier livre *Pas pour les filles ?*, publié le 9 mai aux éditions Robert Laffont.

bref

sur la toile

chiffre du mois

15/05

Rencontre avec Djamilia Robeiro, activiste féministe brésilienne à 16h au local de l'association déCONSTRUIRE et à 19h au bar le Méliès.

chiffre du mois

le tweet du mois

Avec @ThisIsKyemis nous sommes parvenues à l'élaboration du conseil suivant, à l'intention des hommes (pro)féministes : shut the f up and listen. Thx | bye !

Clémentine Gallot @clementineNYC / 24-04-2019

bref

RENNES AU PLURIEL

La programmation est riche du 10 au 21 mai. À ne manquer : le focus de l'association déCONSTRUIRE accompagnée de l'écrivaine afroféministe Laura Nsufou alias Mrs Roots, autour des représentations d'une littérature jeunesse à décoloniser, la projection de *Nos plumes* de Keira Mameeri, la conférence-défilé sur le tissu wax ou encore l'exposition *La beauté plurielle* de l'artiste rennaise LeSoleilNoir(e).

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



DANGEREUSES LECTRICES

PREMIER FESTIVAL
LITTÉRAIRE FÉMINISTE À RENNES

Les 28 et 29 septembre prochains, aux Ateliers du Vent, aura lieu la première édition du festival littéraire féministe Dangereuses lectrices, porté par l'association CLIT à Rennes. Camille Ceysson et Emilie Cherbonnel, respectivement présidente et membre active de la structure, nous parlent de l'organisation.

Qu'est-ce qui a motivé l'envie de créer ce festival ?

Dans le collectif, on est plusieurs à s'être rencontré-e-s en faisant du roller derby, qui est un sport militant mais qui l'est de moins en moins à mon sens et au sens d'autres personnes dans l'asso. On avait envie de continuer à militer et on s'est dit qu'on aimait les livres et qu'on aimait le féminisme donc pourquoi pas un festival autour de la littérature et du féminisme. Tout simplement. Certaines d'entre nous travaillent dans le spectacle vivant donc c'était une forme appropriée parce qu'on savait déjà comment faire, on avait déjà les compétences. Ça nous a bien aidé. On a choisi cette forme parce qu'elle permet de déborder et d'aller au-delà du public convaincu. On croise les publics littéraires, les publics féministes et les publics intéressés par la thématique de la sorcière. Je ne sais pas si le public rennais pense qu'il y a un manque mais en tout cas ça n'existe pas.

Dans les festivals littéraires, en dehors des lectrices, bénévoles ou autrices jeunesse, on ne voit pas beaucoup de femmes....

On a envie de mettre en valeur la création féminine et féministe. Parce que oui, c'est toujours un manque. Ne serait-ce que l'objectif de la mixité, on voit que c'est un cauchemar. Quand on voit le festival d'Avignon l'an dernier qui s'est prévalu de mixité alors qu'il n'arrivait même pas à 30%... Mais c'était énorme par rapport aux autres ! Cette année, je crois qu'un festival arrive à la parité sur sa programmation. C'est bien mais ça devrait être comme ça tout le temps. Nous, on n'a que des femmes parce que sur le sujet, ce sont elles les plus compétentes. On a approché des autrices qui ont un discours ouvertement féministe. C'est important qu'on soit raccord sur les valeurs et qu'elles ne se sentent pas piégées en arrivant dans un événement militant, si elles, elles ne le sont pas.

Au niveau du thème, on aborde la figure de la sorcière ou les sorcières ?

C'est surtout la sorcière. La femme dangereuse, parce qu'elle sait des choses, parce qu'elle a un comportement hors norme, un mode de vie qui est différent et qui fait qu'on la met au banc de la société. C'est une thématique qui est dans l'air du temps avec l'essai de Mona Chollet qui a bien sûr nourri notre réflexion mais ça fait longtemps que la sorcière est une figure revendiquée par les féministes. Les féministes italiennes dans les années 70 avaient beaucoup utilisé ça, la revue *Sorcière*, Michelet aussi... Dans son essai il pose déjà la sorcière comme une femme victime des hommes parce qu'elle ne correspond pas à la morale catholique de l'époque. C'est une thématique qui permet plein de trucs parce qu'elle est aussi dans la pop culture, ça touche tout le monde pour le coup. Ça nous semblait de bonne augure pour une première édition.

MARINE COMBE



ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION



Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction



FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG

LES RÉGLES de la PRÉCARITÉ

Les médias en parlent beaucoup en ce moment. Quasiment depuis un an. Le concept de précarité menstruelle vise à dénoncer la charge financière qui émane de l'achat de protections périodiques et qui incombe uniquement aux personnes ayant leurs règles. La revendication est claire : l'accès gratuit pour tou-te-s à ces produits de première nécessité, et non de confort. Mais en pointant seulement l'aspect économique, on en oublierait presque que la précarité menstruelle dépasse largement le côté pécunier qui finalement est une conséquence du tabou engendré et entretenu par le patriarcat...



PRÉCARITÉ MENSTRUELLE: pas qu'une affaire de FEMMES

Au cours du transport des kits Virilité, l'accessoire « poche de sang » a certainement dû être bien secoué... Parce que les bonhommes, ils ont le cœur bien accroché pour faire la guerre, dépecer les animaux tués à la chasse, opérer des êtres vivants, jouer à des jeux vidéos bien belliqueux ou encore pour ne pas détourner le regard pendant un épisode de *Game of Thrones*. Mais paradoxalement, on leur attribue la grande capacité à tourner de l'œil à la vue du sang, que ce soit pour une prise de sang ou un accouchement. Pas étonnant donc qu'ils aient un petit haut-le-cœur dès qu'on mentionne que tous les mois, nous les femmes, on saigne, phénomène créé par la non fécondation de l'ovule qui s'évacue avec une partie de notre endomètre via notre vagin, pour finir absorbé par un tampon ou une éponge, récupéré par une coupe menstruelle ou une serviette hygiénique ou encore évacué aux toilettes ou dans le bain ?? Peu importe, ça sort. C'est cyclique. Point barre.

Mais qu'est-ce qui horrifie tant – les hommes et les femmes - quand on parle des règles ? Il semblerait que le fait de savoir qu'une femme saigne au moment même où elle se tient debout juste en face de nous à la machine à café et discute de manière tout à fait normale soit perturbant. Voire dégoûtant si elle ose le dire ouvertement. « J'ai mes règles », ça glace le sang. Cette image implicite d'un ovule non fécondé qui vient s'écraser par filets et caillots de sang dans la culotte, ça répugne...

ZUT À LA FIN !

Ras-la-culotte de tous ces mythes oppressants autour des menstruations ! Ras-la-serviette de voir les visages se crispent quand le mot « règles » vient à être prononcé ! Ras-le-tampon de la vieille réflexion disant de se mettre

aux abris pour ne pas essuyer le courroux de la harpie menstruée ! La coupe est pleine, évidemment. Peut-être que cette soi-disant bande d'hystériques mal lunées l'est à cause des fortes douleurs ressenties avant, pendant et après ce fameux moment du cycle ou à cause des milliers d'euros dépensés pour s'acheter des produits hygiéniques imbibés pour la plupart de pesticides et de composés chimiques... Ou tout simplement parce qu'elle a été éduquée dans la peur de la tâche et de l'odeur du sang et qu'elle a intégré depuis l'adolescence que « règles » équivaut à « impure ».

Le cycle des femmes inquiète et dégoûte. Nous, forcément on voit rouge et on milite pour que tout le monde se sente concerné, pas directement par nos vagins ensanglantés mais par tous les à côté.

Actuellement, nombreuses sont les publicités qui nous sollicitent au fil de la journée, sur les réseaux sociaux principalement, pour nous filer LA solution pour vivre paisiblement nos règles et sauter de joie à la première coulée... Chouette des nouvelles culottes de règles méga absorbantes ! Aussi écolos soient-elles, ça interpelle. Vivre sereinement nos règles n'est pas qu'une histoire de culotte tâchée ou pas tâchée, de vulve au sec ou à la fraîche ! Non, c'est bien plus complexe et complet que ça.

#ERROR

On touche ici à un système global de connaissance du corps des femmes et son fonctionnement cyclique. Souvent, on le connaît peu, on le connaît mal. En France, en 2016, le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes (HCEfh) a révélé qu'une fille de 15 ans sur quatre ignore qu'elle possède un clitoris et 83% ne connaissent pas son unique fonction érogène. On l'appelle « minou », « chatte », « zezette », « abricot », « moule », etc. On les nomme « ragnagnas », « trucs » ou carrément « les anglais débarquent ». On pense qu'au moment des règles, les femmes ratent la mayonnaise (en Argentine, c'est la crème fouettée, au Japon, les sushis et en Italie, l'ensemble des plats) et sont énervées sans raison aucune pendant leur durée entière. Si la majorité de la population a tendance à minimiser, il serait une erreur

de penser que l'utilisation des termes exacts est à négliger. Pire, à penser que cela constitue un danger ! Car apprendre aux enfants que les petites filles ont entre les jambes à l'extérieur un pubis, un clitoris et une vulve et à l'intérieur, un vagin et un utérus, c'est déjà briser le tabou visant à laisser croire que là où les garçons ont un pénis bien apparent, elles n'ont « rien ».

Les premières menstruations déboulent dans la culotte, c'est la panique et l'incompréhension. Ce passage que tout le monde imagine comme un symbole de l'évolution de fille à femme peut être un véritable séisme pour qui n'y est pas préparé-e et un moment de solitude si aucun espace de parole libre et d'écoute bienveillante n'a été créé que ce soit au sein de la famille, de l'entourage et/ou de l'école. On passe de l'innocence enfantine à la femme potentiellement active sexuellement. Sans information anatomique. On passe du « rien » à la possibilité d'avoir un enfant, et cela même sans comprendre comment notre cycle fonctionne.

Et quand à cela on ajoute des complications type fortes douleurs au moment des règles pour lesquelles on nous explique qu'avoir mal, c'est normal, on apprend à souffrir en silence, à serrer la mâchoire et à redoubler d'effort pour faire taire la douleur. Peut-être sera-t-on diagnostiquées plus tard d'une endométriose, du syndrome des ovaires polykystiques, du Syndrome





© FRANCE CORBEL

Prémenstruel et même de trouble dysphorique prémenstruel. Heureusement, les combats féministes permettent de faire avancer la cause et des personnalités issues des milieux artistiques – actrices, chanteuses, etc. – témoignent de leurs vécus et des parcours chaotiques qu'elles ont enduré de nombreuses années durant afin de faire reconnaître les maladies et les conséquences physiques et psychologiques que cela inclut.

Aussi, de supers ouvrages existent pour en apprendre plus au sujet des règles comme *Sang tabou* de Camille Emmanuelle, *Le grand mystère des règles* de Jack Parker, *Cycle féminin et contraceptions naturelles* de Audrey Guillemaud et *Kiffe ton cycle* de Gaëlle Baldassari (les deux derniers étant écrit par des Rennaises – lire l'encadré). Sans oublier le livre *Les règles... Quelle aventure !* d'Elise Thiebaut et Mirion Malle à destination des préados et ados, filles et garçons. Cela participe à la découverte de soi et de l'autre, car comme le disent Elise Thiebaut et Mirion Malle à juste titre « rendre les règles invisibles, c'est rendre les femmes invisibles. »

SUR LE FIL DE L'EXPÉRIENCE

Lis Peronti est une artiste-chercheuse installée à Rennes depuis plusieurs années. Elle y a notamment fait un mémoire autour des menstruations et des performances durant lesquelles

elle a laissé le sang de ses règles couler sur une robe blanche ou un pantalon (lire le focus « Menstruations : ne plus avoir honte de ses règles » - yeggmag.fr – août 2017). Aujourd'hui, elle continue son travail de recherches et de restitution sous forme artistique, mêlant savoirs théoriques et vécus personnels, autour du sexe féminin. Quand on lui demande ce qu'est pour elle la précarité menstruelle, elle répond : « Comme ça, je pense au prix des protections hygiéniques. J'en ai beaucoup acheté avant la coupe. Mais en fait, c'est plus que ça. C'est le fait que les règles soient considérées comme quelque chose de dégueu, de tabou, comme quelque chose à cacher. La précarité menstruelle n'est pas juste liée au prix des tampons et des serviettes mais aussi au manque d'informations qu'on a sur les règles si on ne fait pas la démarche d'aller chercher plus loin. »

Sa démarche au départ, elle le dit, n'était pas consciemment féministe. En commençant à travailler sur le sujet « de façon intuitive », elle a fait des choix pas forcément réfléchis mais qui l'ont mené à mieux comprendre le fonctionnement de son corps, de son cycle et aussi à mieux protéger sa santé. Plus tard, elle a fait des liens avec sa recherche académique : « C'était une porte d'entrée vers toutes les études féministes et vers la connaissance de mon corps aussi. Par

exemple, c'est au moment où j'ai commencé à faire une performance à chaque menstruation, performance qui était censée fonctionner selon mon cycle naturel, que j'ai arrêté la pilule pour retrouver le temps décidé par mon corps pour l'arrivée des règles, et aussi parce que j'avais entendu que la pilule provoquait des maladies. À ce moment-là, j'ai commencé à me rendre compte de quand est-ce que les règles arrivaient. Le fait de les laisser couler sur un tissu ou sur la terre m'a permis de me rendre compte de la quantité de sang versée, qui était d'ailleurs beaucoup moins importante que ce que je croyais. »

Aujourd'hui, elle connaît mieux son cycle et s'étonne d'autant plus de tous les tabous liés aux règles : « On a d'autres pertes au cours du cycle et ça ne choque personne. » Pour elle, en tout cas, le mémoire et les performances l'ont amenée à de nombreuses lectures et réflexions sur le sujet mais aussi à apprécier la beauté de la couleur du sang menstruel et de son mouvement lorsqu'il se dissout dans l'eau. Voilà pourquoi elle a choisi la coupe menstruelle, bien avant le scandale autour de la composition des tampons et des serviettes. À ce propos, elle nous livre son opinion : « Les fabricants ont toujours su que c'était de la merde à l'intérieur mais on en parle aujourd'hui parce qu'il y a un nouveau marché à prendre. On en voit partout maintenant des culottes menstruelles, des tampons bios, des serviettes lavables, etc. C'est bien mais ce n'est pas nouveau. »

Ce que Lis Peronti retient particulièrement de tout cet apprentissage menstruel, c'est que « travailler sur les règles m'a aussi fait prendre l'habitude d'échanger sur ses sujets avec différentes personnes, que ça soit des bio ou techno femmes ou des bio ou techno hommes (termes utilisés par Beatriz Preciado dans Testo Jun-

kie. Sexe, drogue et biopolitique). Et connaître le vécu ou l'opinion des autres est la chose la plus enrichissante dans cette recherche artistique. » Et même sans démarche artistique, on la rejoint : échanger et partager les vécus et opinions, en prenant soin d'écouter en premier lieu les personnes concernées, est enrichissant et nécessaire à la déconstruction du tabou et des stéréotypes autant autour des règles que du genre.

SOURCE DE SOUFFRANCES

Car ce tabou autour des règles peut être une source de violence à l'encontre de celles à qui on ne permet pas l'expression de leurs souffrances et à qui on dit que la douleur est uniquement dans leur tête. Mais aussi à l'encontre de celles qui n'osent pas l'exprimer et qui demandent, en chuchotant à l'oreille de leurs copines, si elles n'ont pas un tampon et qui le cachent ensuite dans le revers de leur manche ou encore de celles qui intègrent malgré elles un sentiment de honte et de peur. Le silence et la méconnaissance qui règnent autour de cette thématique sont également à la base de la lenteur du diagnostic de l'endométriose, qui touche entre 1 femme sur 7 et 1 femme sur 10. Il faut en moyenne 7 ans pour diagnostiquer l'endométriose. Pourquoi ? Parce que le corps médical est mal informé, mal formé. Parce qu'une femme expliquant que tous les mois elle est handicapée par son cycle (transit perturbé, gênes urinaires, gênes ou douleurs lors des rapports sexuels, fortes douleurs utérines, incapacité à marcher au moment des règles, etc.) ne sera pas réellement écoutée et prise en charge, encore aujourd'hui, en 2019.

L'alliance des charges symboliques, émotionnelles et physiques qui s'ajoutent et s'imbriquent provoque une première forme de précarité, dans le sens de fragilité, contre laquelle les femmes

« La précarité menstruelle est aussi liée au manque d'informations qu'on a sur les règles si on ne fait pas la démarche d'aller chercher plus loin. »

luttent, bien conscientes qu'au premier signe de « faiblesse », elles seront renvoyées à la thèse essentialiste, c'est-à-dire à leur prétendue nature et fonction première : celle d'enfanter et de s'occuper du foyer.

Aujourd'hui, et cela est d'autant plus vrai avec le développement de l'image (fausse) de la Wonder Woman, une femme doit pouvoir affronter sans ciller et sans transpirer une double, voire une triple journée.

La charge mentale s'accumule et pourtant, elle reste toujours suspectée de ne pas pouvoir y parvenir. De ne pas être assez forte, de ne pas pouvoir garder son sang froid et de ne pas avoir les épaules assez solides. Alors, en plus des tâches domestiques et de son travail, elle doit aussi penser à la contraception et aux protections hygiéniques, sans oublier les multiples remèdes de grand-mère ou les médicaments à prendre en cas de douleurs.



dans les champs. Dans la religion juive également, l'exil menstruel peut être appliqué, un rituel sera alors à suivre pour réintégrer le foyer. Afin de se laver et de redevenir pure. Au-delà de la précarité sociale imposée par cette exclusion et de l'humiliation engendrée par celle-ci – et des morts fréquentes des exilées asphyxiées par les fumées du feu qu'elles ont allumé pour

se réchauffer, mordues par des serpents, agressées, etc. – leur quotidien est affecté depuis très longtemps. Ce n'est que depuis le 2 janvier que des femmes ont pu se rendre dans le temple d'Ayyappa à Sabarimala (dans la région du Kerala en Inde), après que la Cour suprême indienne ait levé l'interdiction, pour les femmes menstruées, d'accéder aux lieux sacrés hindous. Malgré tout, elles n'ont pas pu franchir les marches du temple, obligées d'emprunter l'entrée du personnel pour se protéger des réactions hostiles de certains croyants.

LES INÉGALITÉS SE CREUSENT

« *Le tabou des règles est l'un des stéréotypes sexistes qui affecte la quasi-totalité des filles et des femmes dans le monde.* », signale l'ONG internationale CARE. Si la majorité des femmes éprouvent de la honte concernant leurs règles, il existe aussi une partie de la population féminine touchée par l'isolement social, voire l'exil menstruel. Au Népal, notamment, avec la pratique du chhapaudi, un rituel pourtant interdit visant à exiler les femmes du domicile familial pendant leurs règles, une brutalité à laquelle elles sont confrontées en raison de leurs menstruations encore pensées comme signe d'impureté et source de malheurs.

Selon les pays, les croyances diffèrent : dans certains coins d'Amérique du Sud, on pensera que côtoyer des femmes réglées peut provoquer des maladies, tandis qu'ailleurs, on pensera que le sang qui souille la terre la rend stérile. Elles seront alors tenues à l'écart de leur maison mais aussi de leur travail si celui-ci par exemple consiste à la culture et aux récoltes

ISOLEMENT ET DÉSCOLARISATION

Malheureusement, en Inde, la population féminine est habituée dès le plus jeune âge à être rejetée à cause des règles, comme le montre le documentaire *Les règles de notre liberté* (en anglais *Period. End of sentence*) diffusé en France, en février 2019, sur Netflix. Dans le village de Kathikhera, située en zone rurale, avoir ses menstruations est véritablement synonyme de précarité. Ce qui apparaît dans les silences filmés par la réalisatrice Rayka Zehtabchi lorsque le mot « règles » est prononcé. Les femmes du village n'ont pas accès aux protections hygiéniques, trop chères, qu'elles ne connaissent que de « réputation », comme une légende urbaine. Elles, elles se tapissent le fond des sous-vêtements avec du papier journal ou des tissus usagés. Comme le font en France les femmes SDF, les détenues n'ayant pas l'argent nécessaire pour cantiner ou encore les personnes les plus précaires, étudiantes comprises dans le lot.

Selon l'ONG Care, elles sont environ 500 mil-

lions de filles et de femmes dans le monde à ne pas avoir accès aux protections hygiéniques. Autre problématique mondiale qui en découle : la déscolarisation des jeunes filles. En Afrique, 1 fille sur 10 manque l'école lors de ses menstruations. En Inde, 23 millions de filles arrêtent l'école à cause de leurs règles. Soit par manque d'accès aux produits d'hygiène, soit parce que les toilettes ne sont pas séparées dans les établissements. Dans tous les cas, la honte l'emporte.

Les femmes de tous les pays ne vivent pas à la même échelle le même degré d'exclusion face aux stéréotypes et au tabou des règles. Si on revient à notre propre plan national, on ne peut pas parler de déscolarisation des jeunes filles mais certaines ont des absences répétées au fil de leur cursus justifiées par le début de leur cycle, que ce soit à cause des complications physiques – nausées, douleurs, diarrhées,

fatigue... - ou en raison de l'hygiène. Mais aussi de cette fameuse peur qui rend les adolescentes « indisposées » pendant les cours de natation. On voit aussi dans l'Hexagone une certaine réticence à réfléchir à la mise en place du congé menstruel, comme cela s'applique dans d'autres pays, comme l'Italie ou le Japon. Parce qu'on craint des abus, nous répond-on régulièrement. En clair, des abus de la part des femmes qui profiteraient de l'occasion pour prendre des jours de congé alors qu'elles n'ont pas leurs règles ou qu'elles n'ont aucune difficulté avec celles-ci. Certainement un abus justifié par une soudaine envie de faire les boutiques... C'est croire en la frivolité des femmes et en un manque de cadre législatif qui viendrait entourer la loi. C'est surtout ne pas considérer que les règles puissent entraîner de vraies difficultés et constituer un handicap dans le quotidien d'une partie des femmes dont on profite qu'elles ont intégré le risque de précarité dans

Aimer son cycle, c'est possible ?

Oui, c'est possible. Pour cela, il est important de le comprendre ce fameux cycle. C'est ce qu'explique Gaëlle Baldassari, qui se définit « *hackeruse de cycle* », dans son livre *Kiffe ton cycle*, paru aux éditions Larousse : « *L'expérience du cycle se renouvelle 450 fois pour chaque femme et la plupart ignore que ces phénomènes hormonaux ont des avantages (outre celui de pouvoir porter la vie. (...)) J'aime l'idée qu'on puisse « pirater » le sens habituellement donné aux choses. En l'occurrence qu'on puisse retourner la perception du cycle. Hacker le cycle : le comprendre pour le mettre au service de notre réalisation plutôt que de le subir et de gâcher ses enseignements.* » Ainsi, on apprend à connaître notre sexe de manière anatomique, on découvre toutes les hormones et leurs rôles et on est invitée à être à l'écoute de son cycle. Sans en avoir honte. Il est important de bien saisir le propos,

développé également par Audrey Guillemaud dans *Cycle féminin et contraceptions naturelles*, paru aux éditions Hachette : s'instruire sur le sujet ne signifie pas adhérer à la thèse essentialiste, ni penser qu'après on laissera nos corps nous posséder. Loin de là puisque l'idée est de reconnecter corps et esprit, trop souvent séparés (à tort) par la médecine occidentale, et de réconcilier ce cycle à notre quotidien de personnes réglées. Un cycle qui n'est pas sans rappeler celui de la nature. « *Réinvestir le corps, c'est réinvestir les saisons de la nature* », souligne Audrey Guillemaud. Deux éléments à protéger pour « *ne pas être dépossédées de sa puissance, de sa capacité.* » Deux livres complémentaires à lire absolument pour prendre une bonne dose de connaissances et d'empowerment !

laquelle cela les mettrait si elles se permettaient des absences répétées au travail, aussi justifiées soient-elles.

LA SITUATION DES FEMMES EN GRANDE PRÉCARITÉ

Parler des règles, montrer un vêtement taché par les menstruations, ça choque. Là où une porte s'ouvre en direction de la prise de conscience, c'est sur l'accès aux protections hygiéniques pour les plus démunies. Et elle ne s'opère pas en un claquement de doigts. Il a fallu le concours de plusieurs actions, notamment associatives et médiatiques, et un film grand public *Les invisibles* de Louis-Julien Petit (lire notre critique dans YEGG#77 – Février 2019) pour que l'on commence à ouvrir les yeux sur une réalité jusqu'ici très peu prise en compte. Une réalité que relate le sondage IFOP publié le 19 mars dernier et réalisé pour Dons solidaires : 8% des Françaises, soit 1,7 million de femmes, ne disposent pas suffisamment de protections hygiéniques et 39% des femmes bénéficiaires d'associations sont concernées.

Conséquence : 1 femme sur 3 (sur ce pourcentage) « ne change pas suffisamment de protection ou à recours à l'utilisation de protections de fortune. », souligne le communiqué. Là encore, on recroise la précarité sociale puisque, selon le sondage toujours, 17% des femmes en grande précarité renoncent à sortir à l'extérieur durant

la période des règles et se retrouvent parfois en incapacité de se rendre à un entretien d'embauche ou un rendez-vous professionnel, par manque de protections hygiéniques. Un fait que l'on sait dangereux pour la santé et propice au Syndrome du Choc Toxique.

Trop souvent, on oublie les exclues du débat dont font parties les détenues et les femmes SDF. Elles ont rarement voix au chapitre parce que par confort, on oublie celles qui n'en disposent pas et parce qu'elles pâtissent d'une image stéréotypée due à leur condition. Et pourtant, elles aussi ont leurs règles, et elles aussi ont le droit à la dignité.

Le 19 mars, *L'Obs* et *Rue89* révèlent la précarité sanitaire que subissent les femmes incarcérées qui selon les établissements disposent de protections périodiques de mauvaise qualité souvent à des prix trop élevés, particulièrement pour celles qui ne cantinent pas. « *De nombreuses détenues utilisaient des tissus, des draps ou encore des serviettes de bain qu'elles mettaient dans leurs culottes* », témoigne une ancienne détenue tandis que d'autres fabriquent des coupes menstruelles artisanales : « *Elles utilisent une bouteille en plastique qu'elles découpent afin de n'en garder que la partie supérieure. Pour éviter de s'arracher les parois internes, la cup de fortune doit être lissée contre un mur.* » Le système débrouille côtoie alors le

« Les femmes en situation de précarité sont déjà vulnérables et en plus elles doivent se cacher à cause des taches. »

facteur risque sanitaire. Et s'applique également aux femmes SDF. Corinne Masiero, comédienne dans *Les invisibles* notamment, a vécu elle aussi dans la rue et dit au média *Brut* : « *Tout est dix fois plus problématique quand t'es une gonzesse, dix fois plus. Un truc tout con : quand t'as tes règles et que t'as pas de quoi t'acheter des trucs, alors tu vas chouraver des serviettes, des machins et tout. Mais des fois t'as pas eu le temps ou t'as pas pu, comment tu fais ? Tu te mets des journaux, des machins... on en parle jamais de ça. Pourquoi ces trucs là, c'est pas remboursé par la Sécu par exemple ?* »

AGIR POUR LES AIDER

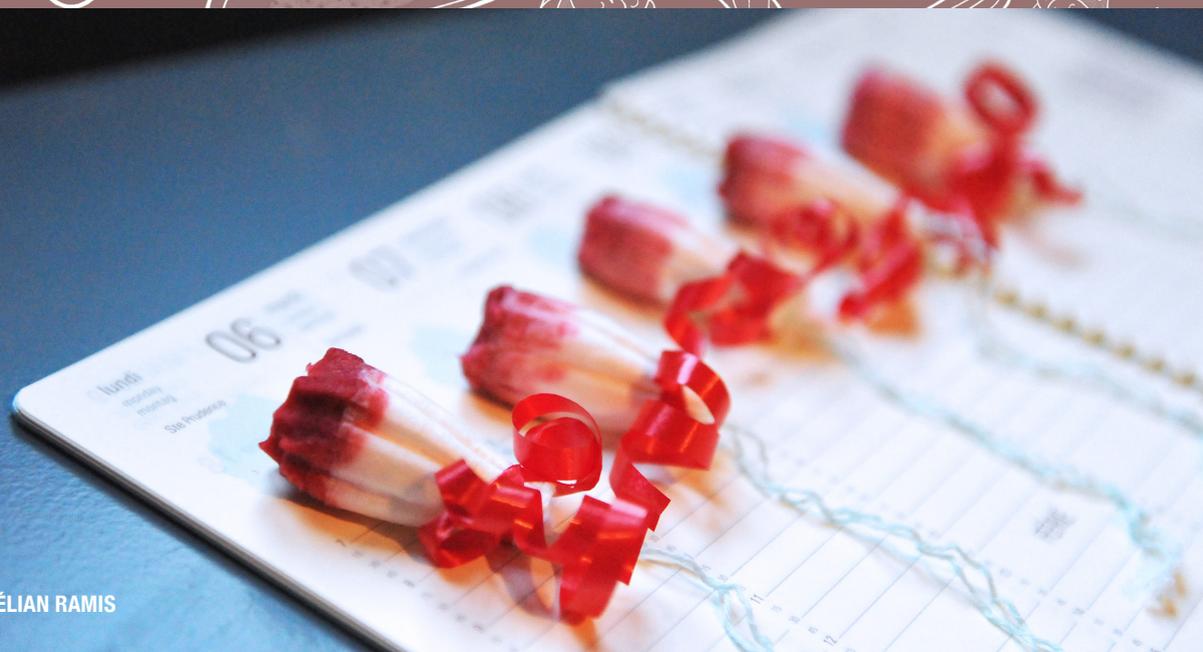
Lors de notre reportage au Salon bien-être solidaire fin novembre à Vitry, organisé par l'association bréillienne *Bulles Solidaires*, Anaëlle Girardeau, alors stagiaire au sein de la structure, expliquait que l'impact de la sensibilisation des passantes à ce propos était important lors des collectes effectuées à l'entrée des supermarchés. La majorité de la société ne réalise pas qu'être une femme dormant à la rue signifie également ne pas avoir de quoi s'acheter des protections hygiéniques.

D'où la mobilisation de *Bulles Solidaires*, créée en septembre 2017 par Laure-Anna Galeandro-Diamant afin de récolter des échantillons et produits d'hygiène corporelle (non entamés et non périmés) pour tou-te-s lors de collectes, via le bouche à oreille, le démarchage des pharmacies, instituts de beauté et hôtels ou encore grâce aux points de collecte disposés dans certains magasins du centre ville, à l'École des Hautes Etudes de la Santé Publique de Rennes, ou encore dans des commerces vitrés. Ces produits sont ensuite redistribués aux occupant-e-s des établissements avec lesquels l'association travaille comme le Secours populaire, le foyer Saint Benoit de Labbre à Rennes, Le Puzzle, etc. Mais aussi à l'occasion des maraudes organisées dans la ville. Collecter serviettes, tampons et coupes menstruelles est alors essen-

tiel pour les femmes en grande précarité car à l'heure actuelle, les associations venant en aide aux personnes sans abris sont principalement spécifiques à la question du logement et à celle de l'alimentation. *Bulles Solidaires* réalise donc une mission particulière sur un terrain presque vierge à ce niveau-là, à l'échelle locale, et n'en oublie pas les besoins des femmes. Sur le plan national, *Règles élémentaires* est la première association depuis 2015 à collecter des produits d'hygiène intime à destination des femmes sans abris et mal logées. Initiée par Tara Heuzé-Sarmini, la structure a réussi à organiser plus de 150 collectes en France et à redistribuer plus de 200 000 tampons et serviettes à plus de 20 000 femmes bénéficiaires.

La dynamique crée des émules. Le 16 mai prochain, une soirée autour de la précarité menstruelle est organisée à Askoria, à Rennes, par *Aux règles citoyen-ne-s*, un collectif de travailleurs-euses sociaux en formation dans l'école. « *Les femmes en situation de précarité sont les premières victimes. Elles sont déjà vulnérables et en plus, elles doivent se cacher à cause des taches et c'est très difficile d'aller demander une protection hygiénique à quelqu'un dans la rue, c'est tellement tabou dans notre société actuelle...* », signale les membres du collectif. En creusant le sujet, elles ont l'idée d'une collecte mais rapidement se pose la question de la forme : « *Une collecte c'est bien mais si en plus on peut sensibiliser autour de ça, c'est mieux ! On a donc fixé le prix de la soirée à une boîte de tampons ou de serviettes qui seront ensuite données à *Bulles Solidaires*.* »

Si le collectif souhaite provoquer des rencontres, des échanges et des débats entre professionnel-le-s du secteur social, futur-e-s professionnel-le-s, associations féministes (ou pas), il tient à ce que le grand public, hommes comme femmes donc, soit convié, intéressé et concerné. Ainsi, le débat sera précédé de la dif-



© FRANCE CORBEL



fusion du film *Les invisibles* pour faire le pont avec la précarité menstruelle, un sujet large qui touche un grand nombre de femmes.

RENDRE LES PROTECTIONS HYGIÉNIQUES ACCESSIBLES

Et parmi les plus impactées, on trouve également la population étudiante dont les revenus sont souvent faibles voire inexistantes. Pour une boîte de tampons ou de serviettes, il faut compter entre 3 et 8 euros. Pendant une période de règles, les femmes peuvent utiliser les deux sortes de protection, pour ne pas dormir avec

un tampon ou une coupe menstruelle, et ainsi réduire le risque d'infection. Aussi, il faudra certainement prévoir l'achat de boîtes d'anti-inflammatoires ou autres médicaments, l'investissement dans une bouillote, etc. Et rien dans la liste ne peut être répertorié comme produit de confort. C'est pourquoi en janvier, l'université de Lille, sur les conseils de Sandrine Rousseau, fondatrice de l'association Parler, ancienne élue EELV et actuellement professeure d'économie à la fac, a décidé au début de l'année 2019 de distribuer gratuitement 30 000 kits de protections hygiéniques, contenant tampons, ser-

viettes et coupes menstruelles réutilisables. Une idée qui a été inspirée par le modèle écossais. En effet, le pays qui avait déjà investi pour lutter contre la « period poverty » auprès des femmes en grande précarité réitère son action auprès des étudiantes à présent, en levant 5,7 millions d'euros afin de fournir aux 395 000 élèves d'Écosse des protections hygiéniques gratuites. Dans les écoles, collèges et universités sont, depuis la rentrée scolaire, accessibles tampons, serviettes, serviettes lavables et coupes menstruelles. La réforme crée des émules là encore puisque début mars, la newsletter pour adolescentes « Les petites Glo » - la petite sœur des « Glorieuses » - lançait le mouvement #StopPrécaritéMenstruelle afin de demander la gratuité des protections hygiéniques dans tous les établissements scolaires français.

Johanna Courtel est étudiante à l'université Rennes 2. Début avril, son projet de protections périodiques en accès libre – co-piloté avec une autre étudiante – figurait parmi les 10 lauréats qui seront financés par le budget participatif de la faculté. « Il existait déjà un projet de l'Armée de Dumbledore, une organisation politique de Rennes 2, pour installer 3 distributeurs de protections hygiéniques. C'est bien mais c'était limité. Là, l'idée est d'installer des meubles avec des tampons, des serviettes, des cups, en libre accès. Et que les produits soient le moins toxiques possible. On veut privilégier le bio et la qualité, des produits respectueux pour nous et pour la nature. », explique-t-elle, précisant qu'elle ne connaît pas encore la date de mise en fonction des installations et du premier ravitaillement.

« Peut-être que beaucoup vont hésiter à en prendre au début mais l'objectif est vraiment que les personnes s'habituent à ce que ce soit gratuit. À ce que ce soit normal que ce soit gratuit, poursuit-elle. En tant que femmes, depuis qu'on a nos règles, on sait que c'est la galère. Dès la naissance, on sait qu'on va être précaires. En plus de ça, on doit payer plus de choses avec un moindre salaire... Etudiante, je me suis déjà retrouvée à la fin du mois avec du sopalin dans la culotte car j'ai préféré m'acheter à manger qu'acheter des protections. »

UNE BATAILLE À POURSUIVRE

Mais avant même d'être contrainte à tester le « dépannage menstruel » que de nombreuses femmes connaissent au cours de leur vie, Johanna Courtel avait déjà conscience de la problématique, notamment grâce à la campagne médiatisée du collectif Georgette Sand qui a ardemment lutté contre la taxe tampon et obtenu gain de cause en décembre 2015 lorsque l'Assemblée nationale a voté l'abaissement de la taxe de 20% à 5,5%, reclassant ainsi les protections hygiéniques injustement qualifiées de « produits de luxe » à la catégorie « produits de première nécessité ».

Bonne nouvelle donc ! Pas tant que ça en fait, indique le collectif Georgette Sand dans un article paru dans *Ouest France* : « Malheureusement, l'abaissement de la TVA n'a pas été répercuté sur les produits des grandes marques. Maintenant que nous avons pu constater que la baisse de la TVA n'est qu'un cadeau pour les marques qui leur permet d'augmenter leurs marges sans faire monter leurs prix, nous avons conscience que cette taxe n'est plus la question. Il faut prendre conscience que le sujet est une question de santé publique. Des décisions comme celle prise par la LMDE d'allouer une somme de son forfait étudiant au remboursement des protections hygiéniques est un progrès que nous saluons. »

Dans le fait que la parole se libère petit à petit et que les exemples d'actions concrètes se développent, l'étudiante rennaise y sent le vent tourner et saisit l'occasion du budget participatif pour apporter sa pierre à l'édifice. Pour elle, le vote des étudiant-e-s en faveur de son projet marque l'importance de répondre désormais à un besoin bien réel de lutte contre la précarité. Tout comme sur le campus, on trouve une épicerie solidaire, on trouvera prochainement des protections périodiques en libre service : « C'était important aussi de ne pas mettre un moment spécifique durant lequel les gens viennent se servir. Parce qu'en faisant ça, je pense que plus de gens vont s'autoriser à en prendre alors que si ça se faisait devant tout le monde pendant une permanence, beaucoup de personnes n'oseraient pas. Et quand on a pas une bonne protection hygiénique ou qu'on a ou-

blié d'en prendre d'autres, on n'est pas à l'aise, on est moins aptes à écouter, à se concentrer. On pourrait parfaitement ne pas être dans cet état si justement on savait que, même si on oublie d'en mettre dans son sac ou qu'on n'a pas les moyens d'en acheter, on va pouvoir en trouver sur place. Dans les toilettes par exemple, pour que ce soit un lieu plus intime. »

L'ESPACE PUBLIC, ENCORE ET TOUJOURS GENRÉ...

Les toilettes, c'est encore un autre sujet dans le sujet. Mais là, on ne parle plus de l'université mais de l'espace public. À Rennes, tandis que la municipalité installe des urinoirs en forme de kiwi, de pastèque et autres fruits pour que ces messieurs arrêtent de pisser où bon leur semble lors des soirées arrosées du jeudi au samedi, personne ne s'inquiète du devenir de nos abricots qui marinent dans la sauce aïrelles chaque jour de nos règles. Et ça ne passe pas inaperçu

dans les médias, avec en tête de file le site *Alter1fo* qui par deux fois interpelle sur la question. En janvier, d'abord, on peut lire l'article « Précarité menstruelle : Rennes manque une occasion de « régler » la question » dans lequel le rédacteur Politistution dévoile qu'un projet concernant l'augmentation du nombre de toilettes pour femmes n'a pas pu être mis au vote du budget participatif de la ville car entre autre « la ville de Rennes dispose déjà de sanitaires publiques et aucun emplacement n'a pu être trouvé pour en construire de nouvelles. »

Il revient dessus en mai se saisissant de l'actualité chaude des urinoirs mobiles pour souligner, à juste titre, qu'il s'agit là encore d'un privilège de mâles. Il conclut son article : « Les toilettes publiques restent finalement révélateurs des inégalités entre les sexes et ne doivent pas accentuer l'hégémonie masculine dans la ville. » De par cette phrase, il pointe une nouvelle pro-

Alerte : vulves et vagins pollués

Ce n'est pas une nouveauté, aucune instance ne réglemente la composition des protections périodiques. Ainsi, les fabricants en profitent pour concocter de véritables bombes chimiques. Néfastes pour l'environnement et pour le corps puisque le glyphosate notamment est classé « cancérigène probable » (et n'est pas le seul composé douteux des produits d'hygiène intime). Comble de l'improbable, « *L'Anses a estimé que la présence de ses résidus ne présente pas de risque pour la santé* », lit-on dans le magazine *60 millions de consommateurs* (numéro 546 - mars 2019) en raison soi-disant des faibles doses détectées et des concentrations inférieures aux seuils sanitaires. Toutefois, « *ses seuils sanitaires, quand ils existent, n'ont pas été établis pour une exposition via la vulve ou la muqueuse vaginale. Surtout parce que « les calculs de risque effectués ne prennent pas en compte les perturbateurs endocriniens et les effets sensibilisants (allergisants) cutanés.* » Pour-

tant, le glyphosate, le phtalate, les dioxines et autres composés des protections périodiques, y compris quand celles-ci sont étiquetées « bio », sont reconnus comme « *perturbateurs endocriniens suspectés* ». Ainsi, la journaliste Victoire N'Sondé conclut son papier en interpellant l'ensemble du secteur mais en interrogeant également la puissance des lobbies : « *À quand une prise de conscience collective de la filière, depuis les fabricants périodiques bio jusqu'aux marques leader pour écarter définitivement ces résidus ? À quand les études scientifiques indépendantes sur les perturbateurs endocriniens suspectés ?* » On appelle également à boycotter les marques prônant l'émancipation des filles à travers la publicité tout en vendant des produits contenant entre autre du glyphosate, des dioxines, des hydrocarbures aromatiques polycycliques. La seule pureté chez Always, avec sa campagne #NonàLaPrécaritéMenstruelle, réside dans son hypocrisie.

blématique qui enfonce encore davantage les femmes dans la précarité menstruelle. Les villes pensées par et pour les hommes permettant uniquement aux femmes de se déplacer dans l'espace public mais pas de l'occuper comme les hommes le font. Encore moins quand elles ont leurs règles et qu'elles n'ont pas d'autres choix pour changer leurs protections que d'aller dans un bar ou rentrer chez elles, si leur domicile n'est pas trop éloigné.

Alors des urinoirs en forme de fruits, c'est bien joli mais c'est quand même discriminatoire, même si on est équipé-e-s d'un pisse-debout, c'est ce que développe Virginie Enée, journaliste pour *Ouest France*, dans son billet d'humeur daté du 6 mai : « *Alors oui, une cabine de toilette mixte ne coûte certainement pas le même prix. Probablement que cela prend plus de place dans l'espace public et que c'est moins ludique qu'un urinoir déguisé en pastèque ou en kiwi. Mais justifier une inégalité par l'incivilité de certains, c'est ni plus ni moins qu'une discrimination. Réclamons des cabines de toilettes publiques dans une citrouille, type carrosse de Cendrillon.* (Sinon nous aussi, on se soulagera sur ses roues.) »

LES TOILES D'ARAIGNÉE, C'EST SALE...

De nombreux facteurs convergent, créant ainsi une précarité menstruelle qui pourrait s'apparenter à une toile d'araignée, tissée autour du tabou des règles pour coincer les femmes dans leur émancipation. Comme le souligne Lis Peronti, les règles ne sont qu'une partie du cycle, et non l'entièreté et surtout pas la fin comme on vise souvent à le penser. Bien au contraire même puisqu'en réalité l'arrivée des règles marque le début du cycle.

Elles ne sont pas donc pas synonymes de la fin, dans le sens de l'échec de la femme dans son soi-disant rôle premier et majeur de procréatrice, mais le début, le renouveau, l'instant de tous les possibles. La possibilité de choisir son mode de vie, son mode de contraception, son corps. De plus en plus de comptes, comme Dans Ma culotte, SPM ta mère ou encore Mes règles et moi, se créent sur les réseaux sociaux, utilisant la toile non pour nous coller à une matière et se faire dévorer ensuite mais pour dénoncer la

précarité menstruelle, briser le tabou et dévoiler la couleur de la réalité, parce que non ce qui coule dans nos culottes n'est pas bleu comme le montre la publicité, mais bel et bien rouge.

Montrer le sang - comme l'a fait la youtubeuse Shera Kirienski en posant en pantalon blanc taché et comme l'a fait auparavant Lis Peronti - participe à ne plus cautionner les mythes et les mensonges qui entretiennent la précarité menstruelle dans sa globalité. Les initiatives fleurissent. Au Canada, par exemple, le musée de Kitchener, en Ontario, a dévoilé l'exposition *Flow* pour démystifier les règles et aider les femmes qui se sentent stigmatisées à cause de ça à s'émanciper. Sinon, sans prendre l'avion plusieurs heures durant, on peut de chez nous, en toute intimité si on a honte (en espérant ensuite qu'on aura le courage d'en parler avec d'autres, au café, puis dans le bus, puis au milieu d'une foule ou mieux, à table) regarder le super documentaire d'Angèle Marrey, Justine Courtot et Myriam Attia, *28 jours*, disponible sur YouTube. Ou encore on peut participer à la campagne Ulule de financement participatif afin d'aider Leslye Granaud pour la réalisation et diffusion de son documentaire *SPM ta mère* qui interroge hommes et femmes sur leur rapport aux menstruations.

Mise en garde (qui arrive bien trop tard, tant pis, c'est un peu fait exprès...) : après tout ça, vous ne penserez plus que les règles, c'est dégueu et vous prônez le choix pour toutes les femmes d'en parler librement ou de garder ça pour elles. Car si cela ne doit pas virer à l'injonction au témoignage, il est urgent de se libérer des sentiments de honte et d'humiliation qui entourent toutes les personnes ayant leurs règles. De garantir l'accès aux protections hygiéniques à toutes les personnes ayant leurs règles, sans conditions. D'apprendre à toutes les filles et à tous les garçons l'anatomie des un-e-s des autres et d'ouvrir la voix aux personnes désireuses de connaître davantage leur cycle que l'écoféminisme met en parallèle du cycle de la Nature. Mais ça, c'est un autre sujet. Et c'est pour bientôt.



© CÉLIAN RAMIS

LE LIERRE, INCARNATION D'UNE FÉMINITÉ SAUVAGE...

C'est un roman végétalisé que nous livre Louise Le Bars avec *Vert-de-Lierre*, d'abord auto-édité en septembre 2018 puis publié aux éditions Noir d'Absinthe en mars 2019. Après *La petite fille qui chatouillait les étoiles* et *Le prince sans sourire*, deux albums orientés jeunesse, l'autrice poursuit sa carrière littéraire en achevant après 4 années de travail son premier roman fantastique dans lequel se mêlent malédiction, nature, patriarcat et féminisme, dans une ambiance romantique et sombre. Intensité assurée.

Mais qui sont Rose et Dahlia Midwinter, ces deux femmes aussi mystérieuses qu'intrigantes qui fascinent tant Olivier Moreau ? Le romancier à succès en mal d'inspiration s'engage dans un thriller psychologique haletant en revenant dans le village de sa grand-mère, récemment décédée. La vérité sur la légende populaire locale sera aussi effrayante que libératrice.

L'ÉCRITURE COMME MOTEUR

Depuis l'enfance, elle écrit. À 31 ans, Louise Le Bars publie son premier roman fantastique, *Vert-de-Lierre*. Entre temps, la Finistérienne installée à Rennes depuis de nombreuses années a suivi des études de lettres : « *J'aimais déjà les personnages*

de monstres, la littérature romantique, et j'ai travaillé sur la duplicité féminine : vierge ou putain, mère ou putain. » Les sœurs Brontë, M.G. Lewis, Théophile Gautier... Elle aime « *la littérature bien dark* » pour son ambiance sombre, la mélancolie qui s'en dégage et la description d'une fragilité humaine face aux éléments naturels : « *J'aime beaucoup cette sensibilité exacerbée, cette manière de montrer la vie dans ce qu'elle a de plus sombre et d'en faire quelque chose de beau. J'aime aussi les rapports à la spiritualité, à la religion et plus largement au monde qui y sont présentés.* »

Aussi mordue soit-elle par le courant littéraire, elle s'envisage d'abord enseignante mais se ravise : « *Le système ne me correspondait pas, je m'en suis sentie*

éloignée. » Elle se lance dans l'animation, auprès du public scolaire, ce qui lui permet de travailler sur l'imaginaire des enfants en les amenant à créer par eux-mêmes des histoires et des contes. « *J'y suis restée un bout de temps et j'ai arrêté pour me consacrer à l'écriture. J'avais vraiment envie de me tourner vers un boulot porté vers le livre. J'ai bossé en librairie et ça a été une révélation.* », s'enthousiasme Louise, toujours l'esprit positif. Pour accompagner un spectacle, elle auto-édite avec une amie graphiste l'album jeunesse *La petite fille qui chatouillait les étoiles*, ce qui la conforte dans son idée que c'est ça. C'est ce qu'elle veut faire, professionnellement. Ensuite, il y aura *Le prince sans sourire*, en auto-édition toujours : « *Comme pour Vert-de-Lierre, on le retouche car il va ressortir chez Noir d'Absinthe. C'est en cours...* » L'optimisme et la détermination ont fini par apporter la reconnaissance aux talents de l'autrice qui signe un premier roman intelligent et captivant.

NATURE INQUIÉTANTE

« *Les romans gothiques sont souvent à tiroir donc le mien aussi. Il y a plein d'histoires greffées dans l'histoire. La première image que j'ai eu en tête, tout de suite, c'est celle d'un être végétal. Le personnage d'Olivier est un prétexte pour servir tout ça. Le début est très classique, l'écrivain en panne d'inspiration, c'est cliché. Puis on rentre dans quelque chose de plus précis, de plus fort.* », souligne Louise Le Bars. Car en effet, Olivier n'est pas le personnage central. Il n'a pas les épaules pour, a contrario des femmes Midwinter et de la nature luxuriante et omniprésente dans le livre. Plus l'intrigue s'installe, plus elles se dévoilent jusqu'à ce que le lierre grimpe le long de notre corps et envahisse notre cœur. Même si on comprend rapidement où l'autrice veut en venir, on poursuit la lecture avec envie et plaisir parce que ce qu'elle nous offre, au fil des pages, c'est l'émancipation, la résilience et la liberté. La réconciliation entre notre être et la nature, qui sonne comme l'apaisement que l'on recherchait sans le conscientiser.

« *J'aime tout ce qui est mystérieux et je voulais parler de la place de la femme, de l'étrangeté. De qu'est-ce que la monstruosité et qu'est-ce que la différence ? La nature est le véritable personnage, le plus présent en tout cas, car c'est ce que l'on a de plus ancestral mais qu'on ne veut pas voir. Notre rapport à la nature, on l'a refoulé. La nature est souvent présentée comme inquiétante parce qu'avec elle, on ne sait pas du tout à quoi s'attendre, il y a un côté dangereux, imprévisible.*

Aujourd'hui, on est moins relié-e-s à la nature alors qu'on y est connecté-e-s. Au rythme de la lune, de la mer... On est organiques et ça, on a tendance à l'oublier. », signale Louise qui de par la métaphore qu'elle développe dans *Vert-de-Lierre* provoque un électrochoc.

LA FIGURE DE LA LIBERTÉ

Sa plume est poétique, son style romantique. Elle convoque les éléments et les légendes surnaturelles pour contraster tout son roman qui nous envoie valdinguer dans les méandres de l'âme humaine et dans la brutalité d'une société faussement bien rangée. « *Avec les personnages marginaux comme les sorcières ou les démons, on personnifie l'humain pour en faire quelque chose de loin, les distancier de nous.* », commente Louise Le Bars. Ici, il n'est pas question de dissimulation mais d'acceptation. Dahlia Midwinter est en marge de la société, caricaturée et stigmatisée - comme toutes les personnes n'agissant pas selon les normes et coutumes sociales imposées - par les habitant-e-s du village : « *Elle est dangereuse car elle est libre. Une fois qu'elle n'est plus muselée... C'est la figure de la sorcière.* »

Mariage forcé, violences sexistes et sexuelles, le récit est poignant, d'un réalisme déconcertant. Et surtout, le parti pris n'engage pas une vision manichéenne mais plutôt un travail minutieux d'empathie et de psychologie face à la complexité des parcours. Parce qu'on ne passe pas de sujet à objet en un claquement de doigts, Louise emprunte les chemins de traverse pour explorer diverses trajectoires portant à la résilience et la liberté : « *Elle ne se définit pas par les hommes, elle s'intéresse aux plantes et brave les codes de la société. Ça la marginalise. Cette chose qu'elle subit, elle le prend comme une force, et ça, ce n'est pas dans la morale d'aujourd'hui.* » Pour elle, le genre fantastique est un terrain de jeu infini car « *il regroupe tout ce qu'on a de profond en nous* ». En lectrice chevronnée et avertie, elle constate que dans ce secteur la figure de la femme n'a pas heureusement toujours été diabolisée : « *À la fin du 19e siècle, ça devient complètement misogynne avec un tableau pas possible des femmes. J'ai voulu repersonnifier le côté dévorant d'une féminité libre et indépendante.* »

Entre consternation et passion, c'est un cri du cœur humaniste et féministe qui nous parvient de Louise Le Bars qui n'a pas fini de faire parler d'elle et qui n'a non plus fini de nous émouvoir et de nous faire vibrer au fil des récits livrés par sa plume rêveuse. **IMARINE COMBE**

bref

CULTURE INÉGALE ?

HF Bretagne restitue tous les 2 ans le résultat de son enquête sur les inégalités réelles entre les femmes et les hommes dans le secteur culturel. Le 16 mai, à 17h, la structure invite, au musée des Beaux Arts de Rennes, le grand public à une réflexion autour de la place des femmes dans le spectacle vivant et les arts visuels. Avec Odile Baudoux du Triangle, Jean-Roch du musée des BA et Béatrice Macé de l'ATM.

chiffre du mois

27/05

Le concert « Ça va mieux en le chantant – Entre femmes », en direct de l'Opéra de Rennes, sera transmis sur écran au Tambour de Rennes 2.

chiffre du mois

bref

LOUP, Y ES-TU ?

La compagnie de danse afrocontemporaine Erébé Kouliballets s'apprête à dévoiler sa nouvelle création, *Lou(ps)*. Autour du *Petit chaperon rouge*, la chorégraphe Morgane Rey a réuni danseuses professionnelles, amateurs et musicien-ne-s afin d'exprimer le passage de l'enfance à l'âge adulte avec féminisme, écologie et rock'n'roll. A découvrir le 10 mai à l'Antichambre de Mordelles à 20h30.

bref

yegg aime l'électro

FESTIVAL MADE

Du 23 au 26 mai à Rennes

bref

à l' affiche

**LA DANSE DE L'ALCHIMIE**

Fascinante de par le langage corporel qu'elle a créé en investissant pleinement ses émotions profondes, la danseuse et chorégraphe Linda Hayford dévoilait quasi entièrement sa nouvelle création *ALSHE/ME*, le 25 avril au CCNRB, à Rennes.



© CÉLIAN RAMIS

...
L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE DE FAIRE
(TOUT LE TEMPS) CE QU'IL
VOUS PLAÎT !
 ...

En avril 2016, on rencontrait Linda Hayford finalisant au Pont des Arts, à Cesson Sévigné, son premier solo *Shapeshifting*. Elle avait alors conclu l'interview sur la potentialité d'un duo avec son frère, le danseur professionnel Mike Hayford, avec qui elle s'est déjà produite – de manière inattendue – sur la scène du Triangle : « C'était un one shot. Maintenant je sais ce que j'ai envie de montrer et la continuité de ce solo pourrait être avec lui, j'aimerais beaucoup. » Deux ans plus tard, on retrouve la spécialiste du popping au Centre Chorégraphique National de Rennes Bretagne, à la co-direction avec le collectif FAIR-E et sur la scène du grand studio pour sa nouvelle création *ALSHE/ME*, une pièce qu'elle a chorégraphiée pour et avec un frère et une sœur. « Je n'ai pas réfléchi au casting, je savais que lui saurait faire. Nous sommes 4 frères et sœurs et tous les deux, nous sommes très proches, malgré l'écart d'âge. C'est Mike qui m'a formée au popping, lui a poussé là-dedans et moi j'ai exploré d'autres formes (entre autres avec Paradox-sal et la compagnie INsideOut, ndlr). », explique la danseuse

et chorégraphe. C'est une nouvelle étape dans sa recherche sur la transformation physique : « Dans le solo, j'explorais ce que ça fait quand le corps est juste l'écho de nos émotions. Là, c'est aussi une métamorphose mais il s'agit d'un transfert d'énergie d'une personne à une autre. » Le duo est captivant. Véritable terrain de jeu, le frère et la sœur se confondent, se confrontent et se construisent ensemble et séparément. Alternant jeux de miroir, jeux d'aimants, proximité, distance, ombre et lumière, on ressent entre les deux individus une connexion certaine, une admiration mutuelle et réciproque, un lien de confiance mais aussi des comportements dictés malgré eux. Leurs différences et ressemblances sont à la fois mises en évidence et à la fois effacées. Avec cette deuxième pièce, Linda Hayford explore encore mais surtout affine et affirme sa gestuelle et son langage corporels. Et en profite pour faire des bilans destinés à jauger de sa capacité à transmettre : « En tant que chorégraphe, je travaille sur comment être claire dans ma transmission. » Ce qui est clair ici, c'est le plaisir procuré au public de par l'alchimie de leurs deux talents réunis. **I.M.C.**

DIEU EXISTE, SON NOM EST PETRUNYA

TEONA STRUGAR MITEVSKA
MAI 2019

A Stip, dans une petite ville de Macédoine, un prêtre jette tous les ans lors des fêtes chrétiennes une croix de bois dans les eaux froides de la rivière. Une centaine d'hommes se préparent alors à nager jusqu'à elle afin de l'empoigner en premier et jouir d'une année de bonheur et prospérité. Spectatrice du cérémoniel, Petrunya, se jette à l'eau et s'empare de l'objet sacré. Le geste n'est pas prémédité mais la jeune femme revendique en être la première propriétaire, laissant tout ce beau monde dans la surprise et l'effroi. Dès lors, telle une fugitive, Petrunya disparaît. La nouvelle fera vite le tour de la communauté jusqu'à ce que la police, l'église et les hommes de la ville ne jettent le discrédit sur l'acte, souhaitant l'annuler. Pour autant et face aux diverses autorités, Petrunya est bien décidée à tenir bon. Si la réalisatrice Teona Strugar Mitevska touche à la théologie et au rituel sacré, elle s'attaque plus généralement au patriarcat religieux. Le cinéma contemporain féministe de l'autrice revendique un éclatement des traditions vers une dynamique nouvelle. L'histoire se base certes sur un fait divers mais la réalisatrice s'intéresse plus à la fragmentation collatérale provoquée par l'acte qu'à l'acte en lui-même. L'esthétique est très volontairement réaliste et les personnages sont poussés au questionnement. L'écriture scénaristique est cependant très fine et s'offre de magnifiques paraboles christiques telle Petrunya portant la croix à sa sortie du commissariat, insultée et couverte de crachas comme Jésus lui-même sur la *Via Dolorosa*. Une œuvre moderne qui bouscule les codes machistes et questionne la place de la femme au sein de la société.

CÉLIAN RAMIS



REFUGE

SANDRA LE GUEN & STÉPHANE NICOLET
AVRIL 2019

Ce qu'elle aime Jeannette, c'est l'astronomie. Dès qu'elle rentre de l'école, elle se précipite pour observer le ciel à travers sa lunette astronomique. Alors quand elle rencontre Liana qui elle aussi a tout le temps le nez en l'air, c'est une nouvelle amitié qui commence. Ensemble, elles rêvent d'étudier la physique, la chimie et les mathématiques. Elles désirent toutes les deux devenir astronautes. Pour côtoyer les étoiles. Autour de cette passion commune se tisse le récit du long et difficile parcours effectué par Liana qui est partie de son pays, avec sa famille, à cause de la guerre. Écrit par Sandra le Guen et illustré par Stéphane Nicolet, *Refuge* est un album jeunesse qui dépasse les frontières des pays et du genre. Parce qu'avec simplicité et tendresse, il instaure un climat de bienveillance et de respect au travers du regard d'une enfant dont les barrières mentales n'ont pas encore été construites. Une histoire pleine de poésie à lire et à faire lire aux petit-e-s et aux grand-e-s.

MARINE COMBE

SEARCH PARTY

LA BATTUE
MAI 2019

On se régale en découvrant l'EP de cette nouvelle formation au nom intrigant. La Battue, un chien portant un deerstalker (sorte de casquette anglaise en tweed rendu célèbre par Sherlock Holmes) et une pop aérienne très portée par l'alliance des répétitions rythmiques et des harmonies vocales... On ne s'étonne pas de voir figurer les rennais Ellie James (Bumpkin Island, Mermonte, Mha) et Bertrand James (Totorro) dans la composition du groupe, auquel collabore également Yurie Hu (YachtClub). Au fil des six chansons, le trio atteint aisément son ambition de faire remuer les corps et peut même se satisfaire de nous aérer l'esprit au passage. Au-delà du côté humour british qu'on leur connaît, leur musique solaire nous transporte dans un état de bien-être et de légèreté qui nous permet de décompresser et de profiter de l'instant qui accompagne l'écoute de ce disque. Parfait pour déconnecter au son d'une musique de qualité à découvrir à Rennes le 23 mai au Jardin Moderne et du 4 au 6 juin, à l'occasion de la 9e édition de Court circuit, organisé par l'Antipode.

MARINE COMBE



QUELQU'UN DE BIEN

JENNIFER KAYTIN ROBINSON
AVRIL 2019

Quand Jenny décroche le job de ses rêves à San Francisco, elle doit se résoudre à admettre que son compagnon ne quittera pas New York pour la suivre. Pour faire face à cette réalité douloureuse, la jeune femme s'accapare et embarque ses deux meilleures amies pour une dernière journée et nuit endiablée sur la grosse pomme. Les aventures du trio seront aussi tumultueuses que riches d'enseignement. Belles, jeunes et sexy, les new-yorkaises s'autorisent des écarts qui parviendront à faire tomber les masques et mieux se comprendre. Le géant du streaming Netflix s'impose encore une fois avec une comédie romantique charismatique. La réalisatrice Jennifer Kaytin Robinson se démarque en démarrant l'intrigue par une rupture crève-cœur. Aucun revirement amoureux ne viendra au secours de la belle jeune femme inconsolable. C'est bien l'amitié et le soutien indéfectibles des ses amies qui aideront Jenny à se retrouver et à se guérir. La joyeuse et déléguée escapade dans NY aura pour conséquence de sceller une amitié déjà ancienne mais ces dernières 24h seront avant tout une exploration personnelle pour les trois jeunes femmes. Devenir la propre héroïne de sa vie et se sauver soi-même, tel est le discours de cette comédie fantasque aux allures d'un *Sex & the City* moderne. Une réflexion singulière et scénique sur le deuil sentimental. On remarque cette fois encore la très brillante et pétillante Gina Rodriguez (*Jane the Virgin*) débordant d'énergie dans le rôle de Jenny. Une fable moderne tantôt cocasse, tantôt tirée par les cheveux, mais pleine de douceur et de réjouissance.

CÉLIAN RAMIS



YEGG

TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR

CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict
- p.31
- YEGG & the city
- p.32





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 61 : Quand j'ai dansé avec le roi de la house

« Certes, j'ai un univers assez particulier mais l'idée ici c'est de prendre du plaisir avant tout. On va travailler une petite phrase qui fera le lien avec Queen blood. Mais surtout, c'est une initiation. » Jeudi 25 avril, à 19h, une dizaine de femmes s'apprêtent à prendre un cours exceptionnel avec le danseur et chorégraphe Ousmane Sy. Depuis janvier 2019, avec Linda Hayford, Johanna Faye, Saïdo Lehlouh, Marion Poupinet, Ifra Dia et Céline Gallet et Bouside Aït-Atmane, il co-dirige au sein du collectif FAIR-E le Centre Chorégraphique National de Rennes et de Bretagne. Du 3 au 5 mai, elles organisent le week-end d'inauguration avec le pari fou, le samedi après-midi, de proposer un parcours dansé dans tout le centre ville de Rennes. Et pour faire le lien entre chaque extrait chorégraphique, le public est invité à se rendre aux ateliers organisés par les professionnelles du 25 au 28 avril afin de devenir complices. Ce jeudi

soir donc, c'est avec le chorégraphe des Paradox-sal (lire YEGG#78 - Mars 2019 - yeggmag.fr) que nous avons rendez-vous dans le studio St Melaine. En quelques mots, il nous situe le contexte de la house, puis on en vient rapidement à l'échauffement qui ne se veut pas classique mais plutôt ludique, et on se lance dans un « Follow the leader ». Pas de bourrée, salsa steps, prendre le son, le flow... on intègre petit à petit le lexique et l'esprit de la house. Dans la salle, personne ne moufte. Le groupe est à bloc. Le chorégraphe nous fait travailler, répéter, recommencer avec une certaine légèreté au goût succulent de reviens-y. Ça y est, on sait désormais quelle phrase on reproduira sur le parvis du Parlement le 4 mai aux alentours de 17h30 et visiblement tout le monde prend un plaisir intense à exécuter cette entrée en matière. Timide au départ, on sent rapidement l'excitation nous parcourir le corps et les méninges... **I.M.C.**

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATIER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC
 LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE ANOUC MONTREUIL
 ISABELLE PINEAU NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLO
 ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR